

Courts métrages à Fantasia Créatures en quête d'auteurs

Luc Chaput

Number 274, September–October 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64895ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

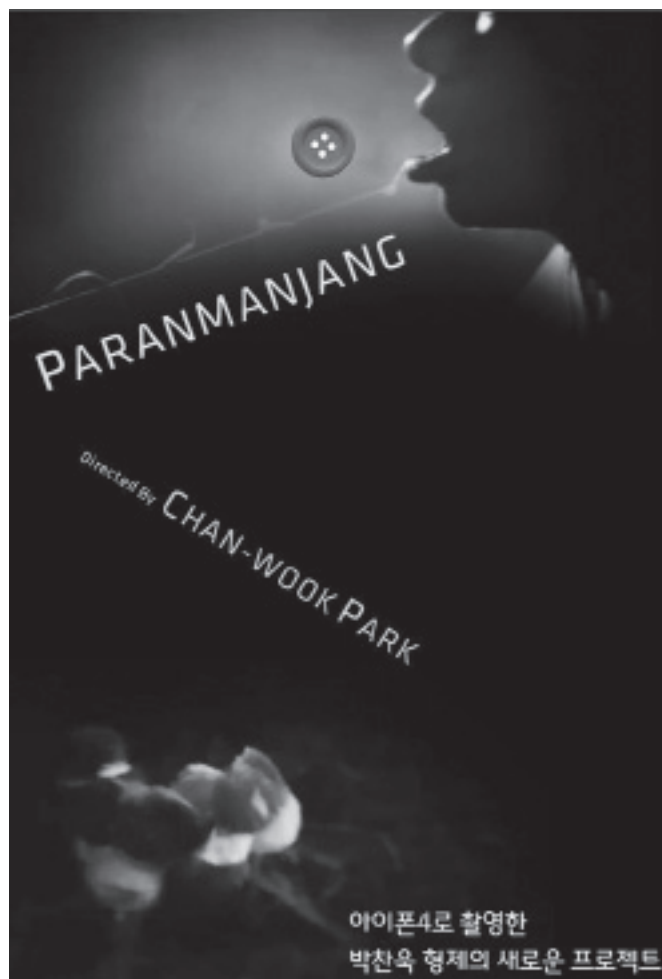
Chaput, L. (2011). Review of [Courts métrages à Fantasia : créatures en quête d'auteurs]. *Séquences*, (274), 30–31.

Courts métrages à Fantasia

Créatures en quête d'auteurs

Pour sa quinzième année, le festival Fantasia nous a montré à la fois dans le long et le court métrage que le renouvellement du film de genre pouvait donner de grandes choses. Des auteurs reconnus ou émergents ont ainsi pu répondre à la quête de reconnaissance de créatures de divers types.

Luc Chaput



Tout d'abord, *Paranmanjang* du duo coréen des frères Park Chan-wook et Park Chan-kyung qui ont reçu un budget conséquent d'une compagnie de téléphone pour qu'ils emploient un de ces téléphones intelligents Iphone4 pour tourner avec une bonne équipe et des lentilles idoines un court qui serve de rampe de lancement à une campagne. Le court est si bien réussi qu'il a gagné l'Ours d'or du court métrage au festival de Berlin et devrait connaître une autre vie, comme il y a quelques années le *Key to Reserva* de Scorsese, publicité pour Freixenet et pourtant œuvre à part entière du réalisateur cinéphile; elle est toujours sur internet. Commencant de façon étonnante par un vidéoclip d'un groupe rock coréen tourné sur une route de campagne, la chanson interprétée est ensuite fredonnée par un quarantenaire en habit de pêcheur qui se

rend au bord d'une rivière. Les séquences de nuit sont tournées dans un remarquable noir et blanc et les scénaristes font se joindre au pêcheur une femme rescapée de l'élément liquide. Divers retournements de situation dont il serait criminel de dévoiler la teneur s'ensuivent. Disons simplement que cérémonies funéraires, Charon et Achéron y ont une empreinte tout asiatique mais tout autant universelle. L'interprétation de la jeune dame, Lee Jeong-hyeon, par ailleurs aussi chanteuse, est remarquable et l'acteur Oh Kwang-rok, collaborateur habituel des films des Park, est réduit à jouer magnifiquement les seconds violons.

Aterfodelsen du Suédois Hugo Lija, produit par la télévision de son pays, continue aussi à glaner des prix. C'est une variation originale sur les films de zombies. Dans une société occidentale riche contemporaine, un couple vit de la présence de ces êtres. L'homme est employé médical dans le service de contrôle par lobotomisation des personnes affectées il y a vingt-cinq ans par l'irruption de cette épidémie qui créa une sous-classe d'humains. Son amie est une traqueuse de ces individus qui se cachent dans les bas-fonds de cette grande ville portuaire. Tourné en hiver dans une cité qui prend une mine des plus patibulaires, le film est servi par un sens de la mise en scène et de l'emploi des décors qui rend palpable cette parabole sur la place des immigrants illégaux dans nos sociétés. La fin abrupte semble avoir été conçue comme ouverture à une suite que nous espérons ardemment.

Los Angeles l'été au soleil est une ville elle aussi aux prises avec les zombies et autres créatures malfaisantes dans *Play Dead* d'Andres Meza Valdes et Diego Meza Valdes. Mettant en vedette des chiens aux noms évocateurs, Robocop par exemple, ce court métrage explore la relation de confiance entre les chiens et les humains, même lorsque ces derniers sont atteints d'une rage destructrice. On ne sait à la vue du court si l'action est circonscrite à un ou plusieurs quartiers de cette métropole de la côte pacifique et cette imprécision augmente le caractère surnois de la démonstration, qui verse finalement dans l'horreur ou l'humour noir. À l'opposé, dans *Animal Control* du Canadien Kire Papatuts, un employé d'une fourrière, taxidermiste à ses heures, connaît une épiphanie lors d'une rencontre fortuite avec un animal à quatre pattes.

Dans *Friend of Flies* d'Emil Gustaffson Ryderup, au moyen d'un dessin d'un noir et blanc très contrasté, un jeune garçon qui ne se prénomme pas Adolf, maltraité à l'école, découvre un moyen suave de devenir ami des mouches du voisinage et de se constituer ainsi une armée avec laquelle il prend le contrôle de Washington dans des scènes qui rappellent

Mars Attacks de Tim Burton ou un célèbre film d'Orson Welles, et ce, pour l'amour improbable d'une jeune consœur à la robe rouge. Piotr Sapegin dans *Det siste norske trollet*, aidé par la narration violoncelliste de Max Von Sydow, recrée la campagne de son pays où se morfond un grand Troll qui se souvient avec mélancolie des jours heureux de son enfance et de ses premiers amours. Sapegin, au sommet de sa forme, revisite ainsi plusieurs mythes nordiques avec grand art.

Huis clos entre deux personnages dans un pièce fermée dans la section des urgences psychiatriques d'un hôpital, *Suicide Tapes* de l'Américain Billy Senese, intègre grand miroir et plan rapproché sur le buste d'un patient qui dialogue difficilement (au début tout au moins) avec une docteure qui veut l'entendre verbaliser son problème. L'emploi judicieux de bruits sur la bande son rend plus probante aux spectateurs la montée de la tension entre l'intervenant et l'homme qui est tarauté par une peur diabolique. La caméra passe élégamment des gros plans du visage du patient au plans plus larges intégrant la psychiatre vue en arrière-plan dans le miroir. La modulation très contrôlée du jeu de Jeremy Childs, interprète



Suicide Tapes

du patient, rend encore plus horripilante la montée de la conclusion désarçonnante.


Pour terminer, un chef d'œuvre d'humour noir d'Espagne *La gran carrera* de Kote Camacho sur le déroulement inhabituel d'une course de chevaux en 1914 au Pays basque mêlant avec grand art reconstitutions historiques et images d'archives.



Zabbal, chronique de chiffonniers

Àu début, une fête de quartier, et plus particulièrement la célébration d'un mariage où toute la population du quartier Ezbet-El-Nakhl, au Caire, est invitée. Tout se passe à l'extérieur comme si la petite communauté gérait elle-même son propre espace. Ce sentiment d'appartenance, cet attachement au territoire géographique, le jeune réalisateur Raphaël J. Dostie le filme avec un sens inné de l'image, quelque chose d'instinctif qui ne s'explique pas, puisque c'est la réalité qui entre en ligne de compte. Ses plans et ses cadrages sont simples, parfois même émouvants, laissant les sujets filmés contrôler l'espace, le temps et surtout le mouvement. Sur ce plan, *Zabbal, chronique de chiffonniers* s'inscrit dans l'école documentaire de l'intuition. On sent que derrière un scénario bien figolé, le cinéaste

abandonne ses principes pour suivre ses protagonistes. Aucune tension, aucun goût de la surenchère, nul acte purement démonstratif; au contraire, il y a chez Dostie, un respect et un sentiment de partage avec l'autre.

Chronique de gens vivant dans un des quartiers pauvres de la capitale égyptienne, *Zabbal* nous invite à devenir les témoins privilégiés d'un quotidien routinier qui se manifeste avec une résignation à la fois hardie et combative. Il y a les Musulmans d'une part, les Chrétiens de l'autre. Dans ce coin de la grande ville laissé à l'abandon, rien ne les sépare si ce n'est un détail particulier: lors du repas familial, quand tous sont réunis autour de la table, la famille Tadros, sans doute copte, montrera sa condition sociale un peu plus élevée sans toutefois trop d'insistance. Chez les Zaki, les musulmans, une humilité gracieuse qui se lit sur les visages de chaque membre du petit clan. Dostie ne porte pas de jugement. Son silence (ce qui explique également l'absence de dialogues dans le film) n'est que le reflet d'une approche documentaire qui vise particulièrement l'image. La preuve est que le film se conclut avec un plan d'ensemble fixe sur le quartier qu'on s'appête à quitter pour retourner à la réalité. À la leur du récent « printemps arabe », cette image est d'autant plus symbolique qu'elle annonce la tempête après le calme apparent. 

Élie Castiel

■ Canada [Québec] 2011, 23 minutes — Réal.: Raphaël J. Dostie — Scén.: Ludovic Robert, Fernand-Philippe Morin-Vargas, Raphaël J. Dostie, Michael Amor — Images: Raphaël J. Dostie, Michael Amor — Mont.: Marianne Charbonnier, Jessica Leclerc — Mus.: Marie-Andrée Roy — Avec: Waheed Wahib Tadros, Kamal Zaki, Ramadan, Ahmed et les habitants d'Ezbet-El-Nakhl, au Caire — Dist.: UQAM — École des médias.